

## A la recherche d'un chemin<sup>1</sup>

QUAND J'AI DIT à mes amis à New York que je voulais aller à la recherche de la campagne américaine—pas de grandioses paysages devant lesquels pousser de grands cris, comme l'Utah, le Colorado, l'Arizona, mais de boueux élevages de vaches laitières, et de somnolents bourgs campagnards—ils prenaient un air poliment soucieux. Le goût pour de telles explorations placides d'apparence n'est pas une caractéristique américaine. C'était là une des raisons pour vouloir le faire, étant à peu près sûr que bien peu s'y seraient livrés auparavant. Ils se demandaient même si de tels endroits existaient encore; c'était des littéraires, tous admirateurs de leur Thoreau, mais aucun n'aurait été tenté de l'imiter, ni n'aurait imaginé que cela fût possible. En cela, ils diffèrent sûrement de leurs semblables anglais, chez qui un tel rêve subsiste en arrière-pensée. Sans trop de conviction, tous mentionnaient Stockbridge comme l'endroit où aller, dans le nord de l'état de New York, et cette unanimité me donna à réfléchir.

Je décidai de suivre mon intuition, leur méconnaissance de leur propre arrière-pays me donnant l'impression de faire ainsi quelque chose de singulièrement intrépide, et je décidai également de ne pas m'encombrer d'une voiture. On vit tellement plus d'expériences sans voiture. Ah, l'innocence de ces premières heures aux Etats-Unis...

L'état de New York s'étend jusqu'au Canada, et dans une gare routière grande comme un aéroport, j'ai acheté pour dix dollars cinquante un billet jusqu'à Albany, capitale de l'état, distante de 240 km, ce qui m'a paru un point de départ raisonnable.

Il n'y avait presque personne dans le bus au moment de partir vers le nord en traversant un quartier de New York aussi vieillot et négligé que Londres, donnant cette même impression d'avoir été bombardé peu de temps auparavant.

Tout Européen est étonné par *l'étendue* de l'Amérique, mais je ne m'attendais pas à voir autant de place si joyeusement perdue. Les maisons s'accrochent à l'autoroute, avec rien que de l'espace derrière elles, tout comme les magasins et les supermarchés dont dépendent ceux qui les habitent. Il y a parfois des kilomètres entre les maisons, et rarement moins d'une centaine de mètres. L'Europe paraît avenante à côté. Elles sont tout au bord de la route, entourées d'arbres vénérables, avec des ruisseaux qui les longent et leurs bordages à clin peints en blanc, 'résidences'—aucun autre mot ne semble acceptable pour de tels discrets raffinements—avec des pelouses si soignées qu'elles paraissent artificielles, avec des bourgs aux noms indiens comme 'Mah Wah'. Sauf que ce ne sont pas des 'bourgs' du tout; les panneaux d'agglomération en métal qui leur donnent un nom semblent avoir été installés de façon arbitraire, juste pour découper le long ruban de maisons. On n'y trouve ni centre, ni église, pub ou petit commerce. Si les maisons sont discrètes, l'éventuel immense établissement commercial n'a pas la même inhibition: 'Tom—Tentes à Louer', par exemple, exerce son activité dans un chalet de montagne 'tyrolien' guère plus petit ou moins élevé qu'une montagne du Tyrol.

Ce qui est clair c'est que chacun s'accroche à la route (attentif toutefois à rester séparé de ses semblables) car c'est par la route que passe la vie qu'il peut y avoir, et s'il veut rencontrer un ami ou s'acheter une boîte de haricots en conserve, il lui faut aussi y passer, dans une voiture, que je n'avais pas.

---

<sup>1</sup> in P.J. Kavanagh: *Telegraph Sunday Magazine*, 1976. Mes remerciements à P.J. Kavanagh pour l'autorisation de reproduire ce texte.



Albany, NY

CC-BY-SA-3.0/Matt H. Wade at Wikipedia  
(pour les liens, voir fin de l'article)

film dans le ‘drive-in’, et vous repartez ensuite vers votre lointaine maison, loin des autres maisons. Je n’avais pas de maison, et les motels, tous les six, distants de plus d’un kilomètre les uns des autres, avec rien entre, étaient complets. “Ça doit être ces foutus politiciens”, marmonna le chauffeur de taxi.

En Amérique, sans voiture vous êtes fichu. Après avoir résisté je me suis résigné et trouvai une voiture à Pittsfield, Massachusetts, où j’ai entendu le rédacteur-en-chef du *Berkshire Eagle* déplorer “cette foutue culture automobile” au téléphone, croyez-le ou pas, avec la BBC. Je lui racontai mon histoire, lui demandai où aller, et il me suggéra—Stockbridge. C’était la fatalité, alors j’ai tourné avec circonspection la Toyota que je venais de louer dans cette direction. (“Vous voulez vraiment une *petite* voiture?” demanda Jake le loueur, d’un air intéressé. Plus tard dans mon périple, un propriétaire de motel donna un coup de pied dans ma voiture—plutôt grosse—et grogna: “Je *hais* les petites voitures!”)

Stockbridge, Mass., bien sûr, est un site protégé. Chaque maison est un joyau parfaitement conservé. Même la station-service donne l’impression que George Washington a confortablement Dormi Là. Chaque maison possède une véranda à colonnes classiques, un fauteuil à bascule laqué, et entre les marches et la pelouse et même sur l’herbe il y a *un tapis*, aussi lisse et bien peigné que l’herbe elle-même. Les clients des magasins d’antiquités et de



Houses in Stockbridge, MA

photo Joe Mabel from Wikimedia Commons

l'hôtel d'avant la Guerre de Sécession (un pianiste joue du Noel Coward dans le hall) ressemblent à une Armée d'Occupation. L'endroit fut conquis sur les Indiens il n'y a guère que deux siècles et ils pourraient revenir. Les citrouilles de Halloween qui bordent les vérandas impeccables sont comme des trophées arrachés à une autre culture, obtenus par marchandage avec des indigènes tenus soigneusement à l'écart.

Après le Massachusetts, de nouveau dans l'état de New York, on retrouve une perspective plus paisible sur le plan psychologique. Les maisons sont en général plus petites, mais quand même de belle taille. (Plus tard, en rendant visite à un charpentier qui avait veillé sur John Cowper Powys, je passai deux fois devant sa maison, incapable, sans que je m'en rende compte, de croire qu'un simple charpentier pouvait vivre dans une telle espèce de hacienda.) Certaines maisons sont prêtes à s'écrouler, ce qui n'est pas anormal. Les maisons à ossature bois mettent beaucoup de temps à mourir. Elles penchent par endroits, comme saoules, paraissant avoir honte de se comporter ainsi devant les autres maisons. Celles-ci, les sobres, ont l'air d'avoir été déposées là le jour même par hélicoptère, et d'être tout juste sorties de leur emballage.

Mais alors, enfin, il y a des vaches dans le fumier jusqu'aux jarrets, et un homme chauve qui leur envoie du foin depuis l'arrière d'un camion. Après Albany et Stockbridge, c'était un vrai soulagement et ça me rappela que j'avais déjà passé trop de temps en voiture.

Il est très difficile de s'en passer. Dans un pays avec d'aussi immenses espaces, il faut des moyens pour les traverser. Il n'y a pas que les voitures qui passent le long de la route, la plus grande partie de la vie aussi. C'est là que la plupart des endroits où se restaurer indiquent 'Franks', 'Heroes', 'Subs', 'Grinders'<sup>2</sup>. Après avoir pris le risque d'un 'Sub' (personne n'a le temps d'expliquer ce que sont les autres, et un 'Sub' est un sandwich en forme de sous-marin), vous êtes de nouveau, que cela vous plaise ou non, sur la route, qui est prévue pour vous chasser sur une autoroute menant vers quelque lointaine destination, comme le Canada. Les panneaux aux sorties n'indiquent pas le nom des petits bourgs, ou alors ils ont un air mystérieux, comme s'ils désignaient une demeure privée. Il n'y a pas de cartes et jamais personne à pied à qui demander sa route. Ce fermier chauve était le seul être humain que j'avais vu de toute la journée qui n'était pas enfermé dans une voiture. La route vous tient, vous rassure et ne vous lâchera pas. Il faut de la volonté et pas mal de courage pour décider de s'arrêter quelque part.

Exaspéré je range la voiture devant un motel où son propriétaire claudicant me scrute des pieds à la tête. "Ça f'ra quinze dollars. *Payés d'avance.*" Je paye, et il semble s'adoucir imperceptiblement. "Z'êtes seul? Ça fera quatorze dollars quatre-vingt." Ces vingt cents m'intriguent; le plus petit verre de bière coûte au moins trente-cinq cents. Dans un bar à New York on me compta un dollar trente-cinq pour l'équivalent d'une tasse à thé, et le bar n'avait rien de particulier, sinon que dans les toilettes Hommes vous pissiez sur des cubes de glace.

Enfin, surveillé par le propriétaire du motel, de derrière des rideaux légèrement tirés, comme dans un roman de Raymond Chandler, je commets l'inimaginable. Je pars à *pied* le long de la route presque déserte et prends une petite route sur le côté qui porte le nom attirant (affecté?) de 'Whippoorwill Road' (rue de l'Engoulement).

Lentement—c'est plus difficile de laisser sa voiture que de simplement s'en extraire—je prends conscience de la journée d'automne parfaite, l'air a un goût de pierre comme un bon vin blanc, le vent pur très haut au-dessus de moi, et tout autour de moi, se succédant apparemment sans fin, les collines boisées du Berkshire.

---

<sup>2</sup> 'Franks': saucisses de Francfort — 'Heroes' et 'Grinders': sortes de gros sandwiches.

Les Anglais qui se sont installés ici ont comparé l'endroit au Shropshire, mais les collines semblent se prolonger à l'infini. Par comparaison avec l'Angleterre on est en territoire vierge, les routes entre les arbres sont des routes de terre à surface grossière. De temps en temps d'impeccables panneaux qu'on croirait dans une banlieue indiquent "Rue du Loup", "Rue du Noyer blanc", mais sur une carte dessinée à la main à grands traits datant de quinze ans (la seule que j'aie pu trouver, et que la secrétaire de mairie dans son coquet bungalow sur la route principale ne connaissait pas) les noms sont différents et certaines routes n'en ont pas du tout. Elles vont vers des fermes isolées, passant le long de vieux cimetières des premiers pionniers, envahis de végétation, et parfois ne vont nulle part, mais continuent tout simplement. Ce sont sans doute d'anciennes pistes de chasse, les bois regorgent de gibier. Les Indiens Algonquin menaient ici une vie paisible, et lorsque vous vous asseyez près de l'une de ces pièces d'eau claires et limpides frangées de bouleaux, avec un rocher lisse parfaitement situé, comme dans un temple japonais, il est facile d'imaginer un Indien habillé de peau de daim debout immobile à deux pas, contemplant la ligne lointaine des Catskills.

L'herbe autour du petit lac chante comme pleine de petits serins, et quand vous vous éloignez des sauterelles vertes et brunes sautent de vos pieds comme des éclaboussures.

"Vous êtes dans un pays béni de Dieu, ne le faites pas ressembler à l'enfer en y mettant le feu" vous intime un écriteau cloué à un arbre, et combien en effet il a dû paraître un pays béni aux premiers colons. Non seulement par la paix qui y régnait et par sa richesse, mais aussi par la stupéfaction que l'on ressent devant ses automnes. Aucune description, aucune photographie ne peut préparer qui que ce soit aux couleurs des arbres en octobre.

Parfois les cerises mûrissent de façon inégale, rouge vif d'un côté, jaune pâle de l'autre; certaines feuilles d'érable sont comme ça, sur une même feuille. Sur un même arbre, les feuilles peuvent aller d'un vert printanier au pourpre et à l'orange vif du renard, et il y a chaîne après chaîne de ces collines, recouvertes de cette fourrure technicolore. Les oiseaux ont leur part dans cette surabondance de couleur, même les moineaux ont la gorge blanche et une élégante raie sur la tête au milieu, et le rouge-gorge<sup>3</sup> d'Amérique est plus gros que la grive, et a le dos bleu ardoise. Il semblerait que ce soit les extrêmes saisonniers de température qui colorient les feuilles et améliorent le sucre d'érable, que les indiens Mohawk ont appris aux pionniers à extraire. Il y a trois sortes d'érable, il y a des bouleaux avec des troncs si blancs qu'ils semblent avoir été décapés à la neige, il y a des chênes, des hêtres et des noyers blancs d'Amérique, dont l'écorce exfoliée ressemble à une lente excroissance marine.

Ce qui est intimidant, ce sont les panneaux 'Défense de pénétrer' cloués presque sur chaque arbre superbe. "AVIS! PROPRIETE PRIVEE. IL EST INTERDIT DE CHASSER PECHER POSER DES PIEGES OU D'Y PENETRER POUR QUELQUE MOTIF QUE CE SOIT. SOUS PEINE DE POURSUITES." Et chaque panneau est signé par le propriétaire du terrain. La répétition hypnotique de ces avertissements m'a empêché pendant une demie-journée de pénétrer dans les bois. Puis je m'y suis hasardé, en craignant un coup de fusil, et j'ai pénétré dans un tunnel coloré aussi éclatant qu'une scène de transformation<sup>4</sup> dans un spectacle de Noël pour enfants, sorte de caverne d'Aladin au sol aussi brillamment coloré que son plafond et ses murs, car les feuilles tombées gardaient leurs couleurs. Le vent soufflait à travers les cimes des arbres comme pour

<sup>3</sup> Il s'agit en fait de *Turdus migratorius* appelé "merle d'Amérique" en français.

<sup>4</sup> Un exemple d'une telle scène est celle dans le spectacle de Noël 'Cendrillon' où la citrouille se transforme en carrosse.

les aérer, et parfois délogeait une énorme feuille à trois pointes toute desséchée, qui finissait accroupie sur ses trois pointes, ce qui fait que lorsque je vis mon premier chipmunk<sup>5</sup>, je pensai d'abord qu'il s'agissait d'une feuille qui sautillait lentement.

Et je commençai, peu à peu, à faire des rencontres. Quelqu'un me parla d'une 'Grange aux Livres' excentrique, tout au bout d'un chemin. Et en effet c'était un lieu isolé, une librairie d'occasion tenue par une Anglaise dont le commerce devait sûrement se faire entièrement par la poste. Elle mentionna le nom d'un poète, Peter Kane Dufault<sup>6</sup>, qui habitait non loin, et prononça son nom avec précaution, comme s'il pouvait mordre. Je l'ai trouvé près de sa rivière, fendant des bûches, vivant retiré, comme pouvait le faire un poète anglais, gagnant sa vie en faisant de petits boulots—jouant du violon aux mariages, arbitrant des matches de foot—éloigné de tout un monde de l'autoroute et des fast-foods. Par la suite, nous avons fait des balades ensemble. J'avais pour compagnon un autochtone. Il existait des chemins secrets, et des gens secrets.

Je fis la connaissance de Mrs Yagonoff, dont le beau-père, originaire de Russie, avait racheté la petite ferme à Mr Cleveland en 1910, après y avoir travaillé pendant des années. C'est une maison près d'un ruisseau avec son bordage à clins non peint, cent soixante 'acres'<sup>7</sup>, essentiellement en pâturages, un troupeau de vingt vaches Holstein noires et blanches.

Je suis enfin au bout d'un chemin, plus loin des autres chemins que ne le serait un chemin en Angleterre, et dans une cuisine de ferme mal aérée, avec une cuisinière en fonte noire et une hargne de chiens glapissants sous la table encombrée. Que penseraient mes new-yorkais de ça, à pas plus de deux cents quarante kilomètres de chez eux, et les premières toilettes intérieures installées ici l'an dernier? J'avoue avoir ressenti un certain sentiment de triomphe, j'avais trouvé ce qu'ils ne croyaient pas pouvoir exister; et puis, alors que je m'entretenais avec Mrs Yagonoff vêtue de son tablier, et qui fumait des cigarettes, contente d'avoir de la compagnie, je me suis lentement rendu compte, avec la même stupéfaction respectueuse que des Américains pourraient ressentir dans la cathédrale de Winchester ou à la Tour de Londres, que j'étais assis dans une authentique cabane en rondins.

Les vieux rondins extérieurs avaient été remplacés par un bordage à clins, Mrs Yagonoff ne savait pas pourquoi—pour une question de rang social je pense—mais les murs intérieurs étaient des rondins non dégrossis. C'était la première maison, construite par le premier homme blanc à venir ici, en abattant pour ce faire les arbres, et créant ainsi la modeste clairière qui l'entourait. J'ai ressenti dans sa cuisine un sentiment plus fort du passé qu'en Europe dans des lieux de milliers d'années plus anciens. Ceci était le début, tel quel, recouvert à peine. Ce courage des premiers temps, cet espoir et cette dureté aussi étaient encore dans l'air. Les broussailles reviennent; son fils est dehors à ce moment en train de les rabattre.

Elle survivra, alors que peu ont survécu. Par ici, il fut un temps où presque tout avait été déboisé. Parmi les racines des grands arbres on trouve des vestiges de vieux murs de pierre. Mais l'agriculture est partie dans le Middle West, les forêts sont revenues et continuent à progresser lentement. Les anciens champs sont maintenant envahis d'oseille et d'herbe à ouate, et il y a des cimetières oubliés avec des noms de famille anglais et allemands sur les pierres tombales qui s'affaissent dans les terriers des marmottes d'Amérique.

---

<sup>5</sup> Petit mammifère rongeur de la famille des écureuils, présent en Amérique du nord.

<sup>6</sup> Peter Kane Dufault (1923-2013).

<sup>7</sup> A peu près 65 hectares.

Le village proche s'appelle Philmont. Il a connu une époque de prospérité, mais aujourd'hui il a cet air d'être à l'écart de tout si familier et si attrayant pour les Européens. Il se veut village (mille sept cents habitants, d'après le panneau) mais il faut deux heures pour en faire le tour, tant les maisons sont séparées, comme d'habitude. C'était un ancien bourg du textile, son usine est maintenant désaffectée, et les habitants vont travailler à Hudson. Tranquille dans la journée, il l'est encore plus la nuit. Des poupées de Halloween à taille humaine sont affalées sur les porches, il y en a une qui est pendue par le cou à une poutre, comme s'il y avait eu un lynchage. Il règne un silence inquiétant, la nuit, tout est fermé, il n'y a aucun endroit où se restaurer. Je suis la seule personne dans la rue et la voiture de police passe très lentement, ses occupants me scrutent. Une lumière bleue clignote derrière les rideaux tirés, les chiens aboient. On a une impression, plus forte qu'en Angleterre, qu'il y a ici des gens dans des (grandes) boîtes, qui regardent une boîte et peut-être même dînent d'une boîte. Mais les Américains savent tout cela. Aucun visiteur ne pourrait rivaliser avec leur propre vigoureuse critique d'eux-mêmes.

Il y a un bar fort sombre, qui à la craie sur le mur propose une chambre bon marché. Après quelque hésitation (le bar est silencieux et minable, peuplé de silhouettes sombres et silencieuses) je prends la chambre, et je partage ensuite le bar avec des routiers. Nous ne faisons pas d'esclandre. Nous regardons la télévision, et nous formons un sombre tableau, perchés sur nos tabourets, et regardant l'écran. C'est du baseball, le World Series. "Ce n'est pas seulement le championnat du *monde*", exulte le commentateur, "c'est le championnat de l'univers!" Il a peut-être bien raison, mais c'est difficile de discuter de la question, l'endroit est si sombre.

Philmont est le 'village', mais tout à côté il y a aussi un hameau, de taille anglaise, qui s'appelle Hillsdale. C'est là que John Cowper Powys, cet écrivain particulièrement anglais, trouva un refuge et écrivit *Les Enchantements de Glastonbury*, dans une petite maison de style anglais, située sur la pente d'une colline. Elle est toujours là, et c'est l'une des raisons pour lesquelles je suis venu jusqu'ici, pour la trouver. Il l'appelait "Phudd Bottom".

On peut voir pourquoi il aimait Hillsdale. C'est un endroit ancien, joli, et c'était autrefois une étape pour les voyageurs. Le bureau de poste a tout un mur de boîtes postales à façades en verre tenues par des cadres décoratifs en cuivre qui doivent dater des premiers temps de la Wells Fargo. Je cherche à acheter quelques cartes postales de l'endroit et l'on me dirige vers l'imprimeur local. C'est un homme aimable en bretelles, qui semble sortir tout droit d'une couverture ancienne du *Saturday Evening Post*, et laissant sa petite presse (sur laquelle il est en train d'imprimer des avis 'POSTED!') il secoue tristement la tête: pas de cartes postales: "c'est une marchandise dure à vendre." Personne ne s'arrête assez longtemps pour en vouloir, les gens ne font que passer. Ces endroits, parce qu'ils n'ont rien de spécial, ne sont guère connus que des habitants. Que de richesses, et comme Powys avait raison!

Je passe des journées ensoleillées à marcher le long des sentiers à travers les bois avec Peter, allant rendre visite à Albert Krick le charpentier qui connaissait Powys et l'aimait; aux gens qui se rappellent que Theodore Dreiser venait jusqu'ici pour le voir.

Peter, qui avait découvert dans sa maison une solide canne portant les initiales de Powys qu'il m'offre, est sceptique sur l'écrivain anglais; "le vieux cassowary"<sup>8</sup>, comme il l'appelle. "Ça, c'est *mon* domaine!"

Peter Kane Dufault, qui vit comme bien des poètes en Angleterre, mais plus ou moins ignoré de ses pairs, est sans doute plus isolé ici qu'un poète anglais. Loin de là,

---

<sup>8</sup> le casoar, oiseau coureur d'Australie.

New-York tourne sur elle-même, captive sur sa propre orbite. Il m’emmène en voiture à la conférence qu’il donne à l’Université d’État d’Albany, et se trouve immédiatement aux prises avec l’Amérique du monde extérieur, s’emmêlant dans les autoroutes et les échangeurs. Lors d’un cocktail à New York, la conversation avait porté entièrement sur le fait de vouloir se rendre en voiture dans un état, et de se retrouver dans les fins fonds d’un autre. Les Américains ont des problèmes à leur échelle. L’Université aussi, elle semble avoir été construite par Mussolini (ces “politiciens”, peut-être) et son campus pavé conviendrait pour un rallye à Nuremberg.



A l’entrée de Hillsdale sur la Route 71  
*Wikimedia Commons*

Je fais une dernière balade sous la première pluie. La pluie adoucit les couleurs, les recouvrant d’une brume gris-vert, et je grimpe vers ce que l’on dit être des tombes indiennes au milieu des arbres. C’est du moins ce que Powys pensait qu’elles étaient (elles sont derrière sa maison) et il avait l’habitude de grimper jusqu’à elles pour présenter ses regrets, pour apaiser leurs esprits. On m’avait dit que trente ans auparavant l’Amérique était pleine d’échos indiens, mais qu’ils semblent avoir maintenant disparu, comme s’il n’y avait plus aucun lieu où ils puissent se réfléchir. C’est ce que m’a dit Peter Kane Dufault, et c’est peut-être vrai.

Dans le bar on m’avait prévenu de ne pas aller me promener du côté des bois, parce que c’était le premier jour de la saison pour les clubs de tir à l’arc. Je les avais vus au bord de la route, équipés de pied en cap de tenues de camouflage à la SAS<sup>9</sup>, emmanchant les pointes de leurs flèches, montant la corde sur leurs arcs stratifiés rutilants. Ils chassaient le daim blanc et étaient, me dit-on, plus empressés qu’adroits, capables de tirer tout ce qui bougeait.

Aussi, tandis que je grimpe à travers les arbres sous les gouttes je chante, pour les prévenir. D’abord je me trouve en train de chanter “We’ll turn Manhattan / Into an isle of joy”<sup>10</sup>, mais cela semble peu approprié pour les Indiens, à qui cela n’est certes pas arrivé. Ne me sentant pas très malin—car comment pourrais-je expliquer à qui que ce soit ce que cet Européen faisait là, trempé jusqu’aux genoux, les yeux fixés sur ces petits tas ronds de pierre pour présenter ses regrets, sur une colline parmi de grands arbres?—je me lance dans l’air de ‘La Truite’. Cela, au moins, c’est européen, à peu près d’époque, et je redoute autant, moi, le sifflement d’une flèche entre les feuilles

<sup>9</sup> Special Air Service (SAS): unité de forces spéciales des forces armées britanniques.

<sup>10</sup> *Manhattan* (1925), paroles de Lorenz Hart, musique de Richard Rodgers.

colorées, le bruit sourd de son impact dans ma colonne vertébrale, que le premier colon du Vieux Monde lorsqu'il escaladait cette colline pour la première fois, il n'y a pas si longtemps.

### P.J. Kavanagh

P.J. Kavanagh est un poète d'origine irlandaise, éduqué en Angleterre, ce qui le fait un peu se considérer comme un marginal. Il a été romancier, acteur, essayiste, a travaillé à la BBC et à l'ORTF, et a été billetiste au *Spectator* et au *TLS*. John Cowper Powys figure à plusieurs reprises dans ses essais. Il vit dans les collines des Cotswolds.

### Crédits photo:

La photo d'Albany page 2 est de Matt H. Wade (voir: <http://en.wikipedia.org/wiki/User:UpstateNYer>) est reproduite sous la licence CC-BY-SA-3.0: (<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>).